

LE FILS DU CONDAMNÉ !

Septième partie de L'ANTRE DU CRIME

I

Fabien de Chatelux, nous l'avons dit, avait suivi du regard, aussi longtemps qu'il l'avait pu, le landau qui emportait Marthe et Angèle.

La divine beauté de la jeune fille venait de l'étourdir, de le griser littéralement.

Il se sentait mordu au cœur, et cette sensation, inconnu de lui jusqu'alors, lui faisait éprouver un trouble délicieux.

Il resta pendant un instant sous le charme qui le tenait immobile puis, secouant cette torpeur romanesque, il reprit sa promenade. Mais tandis qu'il marchait à pas lents, sa pensée était tout entière à la rencontre qu'il venait de faire, à cette jeune fille, à cette parente du docteur Thompson, l'étranger déjà célèbre de qui sa mère avait reçu une lettre d'invitation pour une soirée prochaine à laquelle elle refusait d'assister.

—La vie est pleine de hasards étranges, de rapprochements impossibles à prévoir... murmurait Fabien. Hier je disais comme ma mère : " Nous ne connaissons pas ce docteur. Nous ignorons sa position réelle, ses origines ; c'est peut-être quelque charlatan battant la grosse caisse pour arriver à se faire une clientèle... Il serait indigne de nous d'aller grossir le nombre des naïfs qui ne manqueront point de courir où la réclame les appelle !... Restons chez nous ! "

" Voilà ce que je pensais hier... Voilà ce que j'aurais soutenu, de la meilleure foi du monde, envers et contre tous.

" Aujourd'hui rien n'est changé, mais un incident bizarre m'a mis sur le chemin de cette adorable jeune fille, et je suis prêt à dire à ma mère, à lui prouver que nous devons accepter l'invitation du docteur, un honnête homme, un homme du plus rare mérite ; un prince de la science enfin !... Il faut la convaincre ! Comment ? Je ne le sais pas encore, mais je la convaincrain certainement ! Je veux revoir la parente du docteur Thompson, et d'ailleurs je lui ai promis que je la reverrais... "

Tout en monologuant ainsi, Fabien était retourné sur ses pas.

Il regagna l'hôtel de la rue de Tournon, et pensif il s'enferma dans sa chambre, cherchant le moyen d'amener Mme de Chatelux à revenir sur la détermination prise la veille, et cela en lui laissant ignorer le motif qui l'attirait chez le médecin de la rue de Miromesnil.

L'heure du déjeuner sonna.

Fabien descendit auprès de sa mère qui l'attendait.

Son visage était gai et souriant ; il embrassa très affectueusement la comtesse et s'assit à table en face d'elle.

—Tu es sorti ce matin, cher enfant ? lui demanda-t-elle en voyant son teint animé et ses yeux brillants.

—Oui, mère.

—A pied ?

—Oui.

—Où es-tu allé ?

—Jusqu'à la porte du Bois de Boulogne, et même un peu plus loin.

—Du Luxembourg au Bois de Boulogne, il y a loin ! Tu fais des promenades trop longues... La marche est hygiénique au plus haut point, mais à la condition de ne pas se fatiguer outre mesure...

—Ne crains rien, mère... Le temps était splendide... j'ai marché doucement, et cela m'a donné un superbe appétit !... Tu vas voir...

—Tant mieux, alors... Mais sois raisonnable... Aujourd'hui tu vas à Créteil chez ton ami Paul Fromental, et demain tu te fatigueras, j'en ai peur...

—Tu as tort d'avoir peur... Je me ménagerai, je te le promets...

—Reviendras-tu samedi soir ou dimanche matin ?

—Comme tu voudras, mère...

—Je te laisse absolument libre... Je serais désolée d'abréger les heures d'une distraction qui te plaît.

—Eh bien, puisque tu le permets, je reviendrai dimanche matin seulement.

—Tâche d'égayer un peu ton ami Paul. Je le trouve bien sombre depuis quelque temps... L'as-tu remarqué comme moi ?

—Oui, mère, et cela me peine...

—Paul a-t-il donc quelque sujet de chagrin ?

—Je ne le crois pas... Raymond Fromental est le meilleur des pères... il aime son fils aussi tendrement que tu m'aimes, toi... Paul n'a donc rien à désirer... Je crois que sa tristesse, plus apparente peut-être que réelle, tient à son état de santé qui n'est pas ce qu'il devrait être...

—Tu dois avoir raison... la croissance l'a beaucoup affaibli, et l'affaiblissement physique réagit sur le moral... Profite de ta présence auprès de lui pour le contraindre à s'agiter, à se distraire... Son existence est forcément monotone dans la solitude, et tout changement lui sera salutaire.

La conversation avait pris une tournure qui plaisait singulièrement au jeune homme, puisqu'elle lui permettait d'entamer avec Mme de Chatelux une question brûlante.

—As-tu pensé, mère chérie, dit-il tout à coup, à l'invitation qui nous a été adressée par le docteur Thompson ? As-tu décidé ce que tu ferais ?

—Pourquoi me demandes-tu cela ?

—Parce que, si nous devons nous rendre à cette invitation, je resterais moins longtemps à Port-Créteil...

—As-tu donc oublié notre conversation d'hier ?... Nous étions tombés d'accord sur ce point que ne connaissant pas le docteur nous n'avions aucune raison pour aller chez lui...

—Je me souviens de cela parfaitement ; mais j'ai réfléchi.

—Et le résultat de tes réflexions ?...

—C'est qu'il y aura sans le moindre doute à l'hôtel de ce médecin étranger, qu'une grande célébrité a précédé chez nous, une réunion de savants, d'innovateurs, qu'il sera très intéressant d'entendre causer... C'est une occasion peut-être unique, et je crois que nous aurions tort de la laisser échapper.

Mme de Chatelux fit un geste de surprise.

—Tel n'était point ton avis hier... répliqua-t-elle.

—En effet ; mais hier, sans m'en douter, je subissais l'influence de tes idées, un peu trop absolues peut-être, permets-moi de te le dire. En somme, tu es hors d'état de formuler contre le docteur Thompson un autre grief que celui d'abuser volontiers de la réclame... Grief bien mince, étant donné que le docteur est un homme de science, un galant homme, et de plus un Américain... Il y a là une résultante de nationalité... Les citoyens des Etats-Unis sont tous dévorés de la fièvre de la réclame... Ils ont même importé cette fièvre à Paris, et beaucoup de Français ne le cèdent en rien aux Yankees dans l'art de battre la grosse caisse et de frapper le tambourin !... Le docteur a rempli les journaux de son nom, c'est indiscutable ; mais pouvait-il agir autrement pour être connu tout de suite dans un pays où il venait pour la première fois ? S'il n'eût pas été sûr de lui-même, il aurait fait moins de bruit...

—Mais quelle chaleur, mon enfant !... s'écria Mme de Chatelux de plus en plus étonnée. Avec quelle animation tu plaides la cause d'un homme dont tu parlais dédaigneusement hier, et que tu accusais de charlatanisme !

—Hier, j'avais tort... J'étais injuste... Mes réflexions me l'ont prouvé...

—Soit !... Mais qui donc t'a suggéré ces réflexions ?...

Fabien, très embarrassé, se sentit rougir.

La comtesse vit son embarras et sa rougeur.

—Mon cher enfant, lui dit-elle en le regardant bien en face, il me semble que tu me caches quelque chose.

—Eh ! que pourrais-je te cacher ?

—Je l'ignore et je voudrais le savoir. Parle-moi donc avec ta franchise habituelle...

Le jeune homme allait répondre et balbutier sans doute quelque maladroite dénégation.

Il n'en eut pas le temps.